DIX ANS D'EXISTENCE

DU GROUPE ROMAND DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

(1932-1942)

Regrettant l'absence totale de liens entre latinistes de la Suisse romande, M. A. Oltramare, professeur à l'Université de Genève, eut, au cours de l'année 1931, le désir de combler cette lacune. Il ne suffisait pas pour cela de fonder une association ; il fallait encore trouver une Revue qui en devînt l'organe. Cette Revue n'existait pas ; les ressources insuffisantes du pays en rendaient même la création impossible.

Aussi M. Oltramare pensa-t-il à la Revue des Études latines, *qui depuis neuf ans, sous la ferme et souple direction de M. J. Marouzeau, professeur à la Sorbonne, était devenue l'une des plus vivantes et des plus originales revues européennes s'intéressant à l'Antiquité classique. Il estima que la meilleure solution consisterait à fonder une « filiale » romande de la Société des Études latines : on aurait ainsi, avec l'association désirée, une Revue où les membres de cette association pourraient publier leurs travaux. M. Marouzeau, à qui M. Oltramare communiqua son projet, l'accueillit immédiatement avec une sympathique et enthousiaste compréhension, dont nous tenons à lui dire à nouveau ici notre très vive reconnaissance.*

Fort de cet encouragement, M. Oltramare, aidé de son collègue lausannois Ch. Favez, sollicita par circulaire l'adhésion des latinistes romands. Au début de décembre 1931, vingt-huit d'entre eux avaient déjà répondu affirmativement et, le 16 janvier, se réunit à Lausanne une assemblée constitutive, qui décida la création du Groupe romand de la Société des Études latines *et en établit les statuts.*

La nouvelle association ne tarda pas à s'accroître rapidement : elle comptait cinquante-six membres en mai 1932 et soixante et un à la fin de la même année ; actuellement, elle en compte quatre-vingts.

Suivant l'article 3 de ses statuts, le Groupe romand se réunit deux fois par an (au printemps et en automne) « pour des séances consacrées à des communications, à des discussions et à des comptes-rendus faits par les membres sur leurs travaux en cours et sur les progrès des diverses disciplines se rapportant aux études latines ».

Ce programme, il s'est efforcé de le réaliser au cours des dix premières années de son existence. Les communications présentées à ses différentes séances — et dont un grand nombre ont paru dans la Revue des Études latines *— touchent, en effet, aux plus importantes disciplines des études latines. Il serait trop long d'énumérer toutes ces communications. Qu'il me suffise de donner ici la liste des disciplines intéressées (les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre des travaux) :*

Archéologie (3) ; art (1) ; bibliographie (1) ; critique des textes (2) ; droit (1) ; épigraphie (1) ; grammaire et linguistique (4) ; histoire (5) ; lexicographie (1) ; littérature : auteurs païens (7), auteurs chrétiens (4) ; latin moderne (1) ; philosophie (3).

Désireux de développer le goût de la recherche personnelle chez les jeunes latinistes, le Groupe romand a décidé, en 1940, d'instituer un concours annuel de latin : sont admis à concourir les étudiants et les licenciés des Facultés des lettres des Universités romandes n'ayant pas dépassé l'âge de trente ans, quelle que soit leur nationalité. Le prix consiste en une somme de 200 francs — et dans la publication de tout ou partie du travail récompensé. Suivant un système de rotation, les sujets sont choisis dans les disciplines suivantes : a) *histoire littéraire ;* b) *histoire-archéologie ;* c) *linguistique.*

Le Groupe romand a tenu aussi à s'associer aux grands anniversaires romains. Si, pour ceux d'Auguste et de Tite-Live, il s'est contenté de les rappeler par des communications, en revanche il a désiré donner, en 1935, autant d'éclat que possible à la célébration du bimillénaire d'Horace en invitant la Société des Études latines à deux journées horatiennes. La première fut consacrée à des travaux sur ce poète et à une exposition des manuscrits de ses œuvres appartenant à des bibliothèques suisses. Au banquet, qui réunit à Genève les congressistes, ne figuraient — idée originale de M. Oltramare — que des mets mentionnés par Horace. Le second jour, des cars emmenèrent latinistes français et suisses à travers la campagne romande jusqu'à Avenches, où un pittoresque pique-nique eut lieu dans les ruines du théâtre romain.

Ces rencontres avec nos collègues français sont devenues une tradition chère au Groupe romand. Faut-il rappeler celles d'Alésia (mai 1934), de Lyon (juin 1936), d'Augst (mai 1937), de Besançon-Luxeuil (juin 1939) ? Seule, la guerre a empêché la rencontre qui devait avoir lieu à Neuchâtel au printemps de 1941. Animés du meilleur esprit confraternel, ces excursions-congrès, comme les appelle M. Marouzeau, ont été chaque fois l'occasion non seulement de présenter des travaux d'une grande valeur, mais encore de créer ou de renouveler des liens d'amitié durables entre des latinistes pour qui frontière n'est pas synonyme de séparation.

Le Groupe romand a rendu, en Suisse française, de très grands services.

Les latinistes de notre pays s'ignoraient presque : il les a rapprochés et a créé entre eux une forte cohésion à la fois scientifique et professionnelle ; ils travaillaient en ordre dispersé : il leur a appris le charme et le bienfait de la collaboration.

Le Groupe romand est plus qu'une association, c'est une grande famille, dont tous les membres, étroitement unis, éprouvent toujours une joie nouvelle à se retrouver à leurs deux séances annuelles, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre. Ces rencontres, où le ton des communications et des échanges de vues n'est jamais compassé ni pédant, sont réconfortantes par la cordialité franche et spontanée qui ne cesse d'y régner.

Le Groupe romand a encore rendu un inappréciable service aux latinistes qui le composent : leurs relations avec la Société, la lecture de la Revue, *aussi originale et aussi vivante actuellement qu'à ses débuts, la présence de M. Marouzeau à la plupart de leurs réunions d'avant-guerre, en les tenant constamment au courant du mouvement des études latines hors de Suisse, ont augmenté et renforcé les liens qui les unissaient au monde savant extérieur. Rappeler cela, c'est dire la dette de reconnaissance que les latinistes romands ont contractée envers leur grand ami M. Marouzeau, aussi incomparable animateur que savant éminent.*

Charles FAVEZ.